

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

Cet Évangile du Royaume sera prêché dans toute la terre habitable, pour servir de témoignage à toutes les nations, et alors viendra la fin.

MATTHIEU, XXIV, 14.

HUITIÈME ANNÉE.

8e Livraison.



PARIS,

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS,

CHEZ J.-J. RISLER, LIBRAIRE,

RUE DE L'ORATOIRE, N° 6.

1833.

15 Août.

Le Journal des Missions évangéliques, publié par la *Société des Missions évangéliques de Paris*, est destiné à faire connaître les travaux des serviteurs de Christ qui propagent son Évangile parmi les peuples non chrétiens, et les heureux succès dont il plaît au Seigneur de bénir leurs efforts.

Il paraît tous les mois, par livraisons de deux feuilles; et, si le nombre des souscripteurs le permet, il sera accompagné de cartes géographiques et orné de gravures.

Le Journal comprend les divisions suivantes :

1° *Souvenirs des Missions anciennes;*

2° *Notice abrégée sur l'origine et les progrès des Missions principales;*

3° *Missions évangéliques*, ou Journal proprement dit;

4° *Société des Missions évangéliques de Paris;*

5° *Variétés;*

6° *Nouvelles récentes.*

Le prix de l'abonnement est fixé à :

6 fr. pour la France, franc de port;
8 fr. pour l'Allemagne, *idem;*
6 fr. pour la Suisse, franc de port jusqu'à la frontière;
8 fr. pour les Pays-Bas.

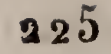
Le montant de l'abonnement doit être payé d'avance, et envoyé, franco, *au Bureau du Journal*, chez J.-J. Risler, libraire, rue de l'Oratoire, n° 6.

Tout ce qui est relatif aux *réclamations*, *abonnemens*, *envois d'argent*, etc., doit être adressé au même libraire.

Les lettres qui concernent la Rédaction doivent porter l'adresse suivante :

A MM. les Rédacteurs du Journal des Missions évangéliques, *rue de Clichy, impasse Grammont.*

On trouve chez M. J.-J. Risler, *rue de l'Oratoire, n° 6, tous les Rapports de la Société des Missions évangéliques de Paris qui ont paru depuis l'époque de sa fondation, ainsi que des collections complètes du* Journal des Missions.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

GROENLAND ET LABRADOR.

Cette mission, la plus difficile sans doute de toutes celles qui existent, se soutient depuis un siècle, et continue à porter de beaux fruits, à la gloire de l'Evangile. La disette et le froid ne ralentissent point le zèle des fidèles confesseurs de la vérité, qui, d'année en année, se succèdent dans ce champ de travaux semé de tant d'épines. N'en soyons pas surpris; leur ardeur est le fruit non d'une imagination exaltée et d'un enthousiasme passager, mais de l'amour de Christ, seul mobile d'une persévérance soutenue et éclairée. L'hiver passé a été plus rigoureux que d'ordinaire dans ces contrées glaciales; les Groënlandais n'ayant pas été heureux à la pêche et à la chasse (et l'on sait qu'ils n'ont guère d'autre ressource pour subsister), ont eu beaucoup à souffrir du froid; il leur a manqué de la graisse de veaux marins pour faire brûler leurs lampes, et du bois pour se chauffer. Heureusement les missionnaires sont venus à leur secours, au moyen des subsides qu'ils reçoivent d'Europe. Un vaisseau approvisionné, soit en Angleterre, soit en Danemarck, va de temps en temps leur porter les dons de la libéralité des enfans de Dieu de l'Allemagne et de la Grande-Bretagne.

Le nombre des Groënlandais convertis et baptisés, qui en 1828 n'était que de seize cent soixante-deux, s'élevait en 1832 à dix-sept cent quatre-vingt-trois âmes, et les

Eglises du Labrador, qui, il y a quatre ans, ne se composaient que de sept cent dix-huit membres, en comptent aujourd'hui huit cent vingt-un, ce qui présente pour ces deux pays un accroissement de deux cent vingt-trois personnes ajoutées aux Eglises du Seigneur, dans l'espace des dernières années. Cet accroissement n'est point sans importance, quand on réfléchit que la population groënlandaise, celle du moins qui habite la côte occidentale, est considérablement réduite, et que les quatre Eglises qui existent dans chacun des deux pays embrassent déjà dans leur sein la presque totalité des indigènes. Il y a donc au Groënland et au Labrador huit Eglises, qui, réunies, offrent un nombre de deux mille six cent quatre Groënlandais et Esquimaux convertis ou baptisés.

Quoique, comme nous avons déjà eu occasion de le faire remarquer, ces stations se transforment d'année en année en Eglises chrétiennes, et perdent peu à peu leur caractère de missions, il est facile de voir cependant que l'esprit missionnaire les anime encore, et que ce qui leur manque c'est moins le désir de gagner de nouvelles âmes au Sauveur, qu'un champ dans lequel cet esprit missionnaire puisse s'exercer. Le passage suivant du journal des frères de la station de Friedrichsthal, dans le Groënland, prouve que toutes les fois que l'occasion se présente de confesser Jésus en présence des païens, qui de loin en loin se présentent à eux, missionnaires et indigènes s'empressent de la saisir.

« Le 10 juillet 1829, écrivent les missionnaires de Friedrichsthal, nous reçûmes la visite de quatre païens, habitant la côte orientale, à ce qu'ils nous dirent eux-mêmes, et venus de très-loin pour trafiquer avec leurs compatriotes de la côte occidentale. Ils appartenaient à une troupe d'indigènes qui s'était arrêtée, avec six canots, à quelques journées de distance de notre station. Deux

de ces hommes étaient frères de l'un des membres de notre Eglise. Ils étaient tous très-ignorans, comme le sont ordinairement les païens. Nous leur demandâmes s'ils voulaient se convertir, et s'ils désiraient être sauvés; ils nous répondirent : « Nous ne comprenons rien à cela. » Quand nous leur fîmes cette question : « Lorsque vous mourrez, où croyez-vous que vous irez? » ils dirent : «Nous n'en savons rien. » — «Désirez-vous aller dans le séjour des peines éternelles, vers le diable? » — «Non.» — «Voulez-vous aller au ciel, vers Jésus, en qui vos compatriotes de cette contrée ont cru?» — « Oui, nous voulons aller au ciel, c'est une chose désirable. » Nous profitâmes de ces premières réponses pour leur parler plus au long du conseil de Dieu touchant leur salut, dans le but de trouver le chemin de leur cœur. Nos Groënlandais nous rapportèrent que, de leur côté, ils avaient aussi cherché à exciter en eux le désir d'aller au Sauveur, mais qu'ils avaient échoué dans leurs efforts, ce qui nous donna l'occasion de leur faire comprendre que ce n'était point là l'œuvre de l'homme, mais celle de l'Esprit de Dieu.

« L'aide-indigène Nathanaël, qui était parti, le 12 du mois, pour visiter cette troupe de Groënlandais près de leurs canots, fut de retour le 16, non sans avoir couru de grands dangers, ayant été obligé plus d'une fois de naviguer sur des monceaux de glaces, en traînant son kajak après lui, jusqu'à ce que les glaces, devenant plus rares, il pût de nouveau le remettre à flot. Il nous raconta qu'ayant souvent visité ces païens dans leurs tentes, ce qu'il leur avait dit du Sauveur et de l'éternelle félicité, avait paru les intéresser vivement, et qu'ils avaient manifesté une grande joie d'avoir un Rédempteur. « Comment aurions-nous pu savoir ces choses, ajoutèrent-ils, puisque personne ne nous en a parlé?» Ils lui dirent

aussi qu'ils avaient cherché à savoir d'une manière positive s'il était vrai que le monde dût périr un jour, parce que, dans ce cas, ne connaissant aucun lieu où ils pussent se réfugier, ils viendraient se joindre à nos fidèles et se convertiraient. Nathanaël leur dit qu'il était bien vrai que le Seigneur des cieux et de la terre, qui a créé et qui conserve toutes choses, viendrait au dernier jour pour juger les vivans et les morts. A ces mots ils s'écrièrent : « Oh, si seulement le monde pouvait durer encore cette année, afin que nous eussions le temps de revenir vers vous l'année prochaine et de nous convertir! » — « Parlez-vous sérieusement,» leur demanda Nathanaël? « Oui, certainement, reprirent-ils tous d'une voix; le printemps prochain nous voulons retourner dans notre patrie, au-delà de la mer de glace, pour y chercher nos effets, et nous viendrons nous établir auprès de vous, car de ce côté il y a encore beaucoup de Groënlandais. »

Quelques jours après la rencontre dont il vient d'être fait mention, les missionnaires de Friedrichsthal eurent la visite du naturaliste Wahl et du négociant Mathiesen, qui revenaient d'un voyage de découvertes sur la côte orientale du Groënland, où ils s'étaient avancés jusqu'au 62° de latitude nord, qui est à la même hauteur que le détroit de Frobisch. Ceux-ci leur confirmèrent la nouvelle qu'avait donnée à Nathanaël les Groënlandais dont il a été parlé plus haut, et leur dirent que les indigènes du nord avaient tant de peine à subsister dans leur pays, que quatre-vingt d'entre eux étaient décidés à venir s'établir dans les stations missionnaires, et à embrasser l'Evangile. L'on peut espérer de la grâce toute puissante du Seigneur, que les paroles de Nathanaël n'auront pas été perdues, et que les natifs qui les recueillirent auront été les répandre parmi leurs compatriotes, qu'elles auront ainsi préparés à une instruction

chrétienne plus complète, en attendant qu'ils puissent effectuer leur projet d'émigration.

Depuis de longues années, l'église de Friedrichsthal était devenue insuffisante pour la célébration du service divin; l'humidité s'y faisait fortement sentir, et le corps du bâtiment était si mauvais, qu'il eût été inutile de chercher à le réparer. Une nouvelle église était donc devenue nécessaire; mais pour la construire, il fallait attendre que des bois de charpente, qui ne croissent pas au Groënland, fussent arrivés d'Europe. On les reçut au commencement de 1829, et le 5 avril l'on put poser la première pierre de la maison de prière. Rien n'est plus touchant et plus solennel en même temps que le récit que les missionnaires font de cette cérémonie religieuse. Il est réjouissant de voir des chrétiens qui se sont volontairement exilés sur les glaces du pôle nord, renouveler, au bout d'un siècle, une église dans laquelle la vérité de Christ n'a pas cessé un instant d'être annoncée, et qui, nous l'espérons, sera long-temps encore la maison de Dieu et la porte du ciel pour un grand nombre d'âmes.

« Le 5 avril, au point du jour, toute l'Eglise se réveilla au son des instrumens à vent et des mélodies, et nous vîmes paraître nos Groënlandais, grands et petits, dans leurs plus beaux vêtemens. On se rassembla dans l'ancien lieu des réunions, qui pouvait à peine contenir tous les assistans : là, après le chant de quelques versets de cantique, nous fîmes connaître à l'assemblée, aussi clairement qu'il nous fut possible, le but de la cérémonie à laquelle nous allions procéder; après quoi nous nous rendîmes tous, en ordre et avec recueillement, sur la place où devait être élevée la nouvelle église. On y fit d'abord les prières de la litanie; puis le frère Kleinschmidt lut à haute voix un récit historique assez étendu de l'origine et des progrès de la mission au Groënland,

et de cette station en particulier, suivi de la liste nominale des trois cent quarante-neuf Groënlandais qui composent actuellement notre Eglise de Friedrichsthal. L'assemblée ayant ensuite entonné le cantique qui commence par ces mots : *Inscris leurs noms dans le livre de vie*, etc., le frère Kleinschmidt donna le mémoire qu'il venait de lire au frère de Fries, qui le plaça sur la pierre fondamentale de l'édifice; et pendant que nous entonnions le cantique : *Le fondement sur lequel je bâtis est Christ et son sang*, etc., frère Kleinschmidt se mit à genou sur la pierre de l'angle, et consacra au Seigneur la nouvelle église, par une fervente prière, lui demandant qu'elle demeurât sa propriété, et qu'il y fît habiter à toujours sa sainte Parole. Le chant d'un verset de cantique et la bénédiction apostolique terminèrent cette touchante solennité. »

L'arrivée d'un vaisseau venant d'Europe pour approvisionner la mission fondée dans ces climats inhospitaliers, est toujours une fête pour nos frères du Groënland et leurs chers troupeaux. Ordinairement les chrétiens des différentes parties de l'Allemagne qui entretiennent des relations intimes avec les Eglises des frères Moraves, profitent de ces occasions pour envoyer aux missionnaires des objets qui peuvent être utiles soit à eux, soit à leurs troupeaux. Nous trouvons à ce sujet le passage suivant dans leur journal du 13 août 1829 : « Parmi les objets que nous avons reçus d'Europe, le présent qui nous a le plus réjouis, est celui des sœurs d'Herrnhout et de Berlin, qui nous ont envoyé de petites chemises et de petits bonnets que nous avons coutume de donner aux nouveaux-nés groënlandais, le jour de leur baptême. Nous en remercions ici cordialement les donateurs, au nom de nos Groënlandais. La Société des frères de Stockolm nous a fait aussi un présent bien précieux, c'est celui

d'un orgue pour notre église. » « Chaque jour, » ajoutent les missionnaires trois mois plus tard, « les Groënlandais viennent nous demander de leur jouer de cet instrument, dont ils ne peuvent se rassasier, car ils sont grands amateurs de chant et de musique. »

D'autres fois c'est de la flanelle pour se tenir au chaud, des pièces d'habillement pour se couvrir, des pois, des lentilles pour se nourrir, et autres choses que des frères d'Angleterre et d'Ecosse font passer aux membres de l'Eglise de Christ du Groënland et du Labrador, qui manquent souvent des premières nécessités de la vie. « Nous voudrions, écrivent les missionnaires du Labrador dans l'une de ces occasions, nous voudrions que les généreux donateurs de ces objets eussent été présens; ils auraient vu couler de bien des yeux des larmes de joie et de reconnaissance, et ils auraient trouvé dans ce touchant spectacle une douce récompense de leur active charité; bien des prières sont montées pour eux au trône de la grâce. Nos chers Esquimaux nous ont chargés de remercier pour eux leurs charitables bienfaiteurs, et de leur souhaiter que le Seigneur leur rende un jour ce beau témoignage : « En vérité, je vous dis que ce que vous avez fait à l'un des plus petits d'entre mes frères, vous l'avez fait à moi-même. »

Les missionnaires au Labrador sont souvent réjouis par les manifestations sensibles, que le Seigneur leur accorde de voir, de l'œuvre de sa grâce dans les âmes. En voici un exemple touchant; il a eu lieu dans la station de Naïn, en 1830. Un Esquimau, qui avait toujours échoué dans les petites entreprises mercantiles qu'il avait faites, était venu se fixer avec sa femme auprès des frères, et comme ceux-ci, qui connaissaient les antécédens de cet homme, craignaient qu'un intérêt purement temporel ne l'eût porté à prendre cette détermination, ils avaient at-

tendu trois ans et demi avant que de l'admettre dans la classe des candidats pour le baptême. Au bout de ce temps-là ils crurent découvrir en lui un désir sincère de conversion; mais sa femme paraissait beaucoup plus sérieuse et plus avancée que lui; ils purent prévoir qu'elle serait baptisée avant lui, et comme dans quelques cas, ils avaient remarqué que le baptême de l'un des deux époux avait été pour l'autre une cause de jalousie, et avait ainsi occasionné de tristes dissentions entre eux, ils voulurent en prévenir Kingajok (c'est le nom de l'esquimau), et s'assurer des dispositions dans lesquelles il recevrait cette nouvelle. En conséquence, voici les questions qui lui furent adressées, en présence de l'Eglise, dans la conférence où il fut admis comme candidat au baptême. « Kingajok, vous avez manifesté, ta femme et toi, le désir d'être baptisés; lequel de vous deux penses-tu qui doive recevoir le premier ce saint sacrement? » — « Je pense que c'est ma femme, » telle fut sa réponse, « parce qu'elle désire plus sérieusement sa conversion que moi. » — « Mais ne verras-tu pas avec peine qu'elle soit baptisée, tandis que tu devras attendre encore? » — « Non. » — « Ne lui feras-tu pas sentir que tu en éprouves du chagrin? » — « Nullement, je désire bien vivement aussi recevoir le saint baptême; mais au lieu de m'attrister, je me réjouirai de son bonheur. » Là-dessus nous leur annonçâmes que la même grâce allait leur être accordée à tous deux, en même temps, et dans ce but nous leur adressâmes les questions suivantes: « Voulez-vous garder les commandemens de Jésus-Christ, et être soumis à vos pasteurs? Voulez-vous demeurer dans l'Eglise des fidèles, ou peut-être auriez-vous envie de retourner dans le pays que vous avez si long-temps habité? » Ils répondirent avec joie: « Nous voulons observer les commandemens de Jésus, et ne jamais nous séparer des fidèles. Nous ne voulons

appartenir qu'à Jésus ; il sera notre tout : il nous est impossible de retourner vivre parmi les infidèles. » Les deux époux, ainsi qu'une jeune fille qui devait être baptisée avec eux, versèrent des larmes de reconnaissance quand on leur communiqua cette bonne nouvelle, et quelques jours après ils furent tous trois admis, par le baptême, dans l'alliance de la grâce.

Dans une conférence que les frères eurent avec les Esquimaux, avant la communion de Noël 1830, l'un de ces derniers dit : « Je rends grâce au Sauveur de ce qu'il use de tant de bonté à mon égard, et de ce qu'il m'affermit dans sa communion. Il me rappelle que je dois veiller sur mes paroles et sur mes actions ; et toutes les fois que je me rends coupable sous ce rapport, j'en éprouve du repentir en moi-même; cela m'apprend *à porter mon cœur dans mes mains.*» Un autre s'exprima comme suit : « Autrefois je m'inquiétais beaucoup lorsqu'il me fallait m'approcher de la sainte table, parce que mon état de pauvreté ne me permettait pas de me procurer d'autres habits que ceux que j'ai ; mais aujourd'hui je suis délivré de ces soucis, parce que je sais que ce que le Seigneur demande de moi, c'est la faim et la soif de sa justice. » Un troisième prit la parole, et dit : « Je ne veux d'autre Sauveur que Jésus. Je n'ignore pas que tant que je vivrai j'aurai à me condamner pour les fautes que je commets, aussi je sens tous les jours que j'ai besoin d'être lavé dans le sang de mon Sauveur. Je veux toujours dire la vérité, car je sais que Satan est le père du mensonge, et je ne veux plus servir Satan. »

Cependant, l'on se tromperait beaucoup, si l'on croyait que les missionnaires moraves au Labrador et au Groënland ne goûtent que des joies de la nature de celles que nous venons de rapporter, et qu'ils ignorent les épreuves et les croix du ministère évangélique. Un homme et une

femme mariés, membres de l'Eglise de Naïn, avaient eu une altercation ensemble. Pour se venger, la femme s'enfuit, laissant ses enfans seuls à la maison et alla se cacher dans les buissons. Son mari se mit aussitôt à sa recherche et, l'ayant trouvée, il lui ôta ses bas et sa chaussure et la força à marcher nus pieds sur la glace, jusqu'à ce que, voyant ses pieds se geler, il eut pitié d'elle et lui rendit ses souliers et ses bas. Cet événement ayant causé un grand scandale à l'Eglise et les deux époux ayant refusé de se réconcilier, les frères furent obligés de les excommunier tous deux, jusqu'à ce qu'ils eussent manifesté du repentir pour une conduite aussi scandaleuse.

Voulez vous savoir enfin, cher lecteur, comment les missionnaires voyagent au Groënland, dans les mois d'hiver! Je vais vous le raconter, dans les termes mêmes de l'un deux, afin que vous ayez à vous souvenir plus particulièrement de ces chers frères et de leurs nécessités dans vos prières: « Lorsque l'on veut se rendre d'une station à l'autre, il faut pour cela se construire un traîneau, attelé avec des chiens, car il est impossible de naviguer le long de la côte, qui est toute couverte de neige et de glace; et comme l'on ne trouve nulle part des provisions de bouche, il faut emporter avec soi tout ce qui est nécessaire pour le voyage, et prendre de la nourriture aussi bien pour les chiens qui traînent l'équipage, que pour soi-même. La nuit, on se bâtit une maison de neige, au moyen d'un vieux sabre ou d'un gros couteau en bois, qui sert à couper et à tailler des morceaux de neige gelée, dont on compose une hutte, avec un toit arrondi. Les provisions se composent de pois cuits très-épais, de biscuits de mer, de porc salé, de café et de pain: mais comme ce dernier est toujours gelé, il est impossible de s'en servir autrement qu'en le

trempant dans le café, ou dans de l'eau bouillante, qui sert à l'amollir. La bière et le vin se changent en glace; parmi les liquides, il n'y a que le rhum qui ne gèle pas, mais par contre, quand la température est de 10 à 24° au-dessous de zéro du thermomètre de Fahrenheit, il devient tellement froid qu'il est impossible de le boire. La nourriture des chiens consiste en viande de veaux marins, que l'on coupe en petits morceaux et que l'on porte avec soi dans des sacs. »

GUYANE HOLLANDAISE.

Paramaribo, Berbice.

Nous avons raconté précédemment (1) l'histoire de l'origine et des progrès de cette intéressante mission, commencée, il y a plus de cinquante ans, par des missionnaires moraves. Chaque année de nouvelles bénédictions ont été répandues sur la prédication de l'Evangile parmi les nègres de cette nombreuse colonie, et les missionnaires ont eu la joie de voir le troupeau confié à leurs soins s'accroître de nouveaux membres. On en jugera par l'état comparatif suivant: à Paramaribo même, l'Eglise des nègres ne se composait, en 1828, que de 131 membres, et, à la fin de 1832, ce nombre avait plus que doublé; elle comprenait 264 nègres. Dans les plantations aux environs de Paramaribo, les frères ne comptaient, en 1828, que 1,851 nègres membres de leur troupeau : à la fin de 1832, ils en avaient 3,089.

---

(1) *Voyez* 4e année, p. 209 et suiv.

Ainsi, le nombre total des nègres esclaves placés sous la direction des missionnaires moraves dans cette partie de la colonie, qui, il y a quatre ou cinq ans, n'était que de 1,982, se trouve aujourd'hui porté à 3,353. Dans les cinquante premières années de cette mission, ils n'avaient baptisé en tout que 2,477 nègres, et, en 1832 seulement, ils avaient administré ce sacrement à plus de 3,000 personnes.

Dans la station de Berbice, desservie par un ancien et fidèle serviteur de Christ, M. Wray, missionnaire anglais, l'œuvre de Dieu n'est pas moins remarquable. Nos lecteurs connaissent déjà le nom de cet évangéliste par une lettre de lui insérée dans la cinquième année de ce Journal, page 84 et suiv. Voici ce qu'il écrivait dans le mois de novembre 1832 :

« Chaque dimanche, les nègres accourent en foule à l'Eglise, de toutes les parties de la colonie; leur nombre est si grand, leur désir de recevoir l'instruction si ardent et si sincère, que je ne puis assez m'en étonner. Ils m'obsèdent tellement pendant la journée du dimanche pour avoir des catéchismes et des alphabets, que c'est à peine si je puis trouver le temps de manger. Hier, notre église était plus que jamais remplie; il y avait des auditeurs dans les plus petits coins, sur les escaliers et jusque sur les degrés de la chaire, tellement que j'eus de la peine à y monter, et un grand nombre fut obligé de retourner à la maison sans trouver de place. Partout dans Berbice les esclaves ont faim et soif de la connaissance de la vérité et désirent lire la Sainte-Ecriture. Le dernier arrêt du conseil privé a libéré les esclaves de tout travail le dimanche, et leur a accordé le droit de suivre l'instruction chrétienne. Il est réjouissant de voir comment ils emploient ce saint jour à s'occuper des choses qui regardent leur salut. Long-temps nous avons labouré et

cultivé ce terrain, et aujourd'hui nous avons une perpective assurée de voir croître une moisson d'âmes immortelles. Hier, j'ai uni par le mariage sept couples qui tous reçoivent instruction pour le baptême. A Noël, j'aurai à baptiser un nombre considérable de nègres. Je vous écris ces lignes pour vous prier de m'envoyer sans retard un ministre de l'Evangile pour m'aider à recueillir cette magnifique moisson. Ne dites pas : « Il y a encore quatre mois jusqu'à la moisson ; car voici, je vous dis, les campagnes blanchissent déjà. » Ne connaîtriez-vous pas un jeune homme plein de zèle qui consentît à venir me joindre, ne fût-ce que pour quelque temps, pourvu que ce fût de suite et sans délai ? Mon cœur saigne à la vue de ce peuple. Ses besoins sont si pressans, que cette pensée m'empêche de dormir

« J'ai écrit à Londres pour me procurer mille alphabets ; car les esclaves me tourmentent journellement pour en avoir, et je n'en ai plus un seul à leur donner. J'espère qu'ils me parviendront par le premier vaisseau. C'est maintenant, pour Berbice, la saison des semailles et de la moisson tout ensemble. Que ne puis-je rajeunir ! Ma femme verse des larmes de joie quand elle contemple le merveilleux changement qui s'est opéré ici. Hier, elle fut toute émue en voyant une jeune esclave venir d'une plantation éloignée, amenant avec elle sa mère âgée et aveugle, afin que nous parlassions de l'Evangile à cette dernière avant qu'elle mourût. Ce matin, un nègre me disait : « Massa, si moi, pauvre pécheur, j'éprouve une joie si grande à voir notre Eglise si habituellement remplie, quelle ne doit pas être celle de mon Père céleste ! »

Dans une lettre postérieure à la précédente, et datée du 19 décembre 1832, le même missionnaire écrit :

« Il y a eu hier vingt-cinq ans que je quittai l'Angle-

terre pour venir prêcher ici aux pauvres païens. Dieu soit loué pour sa grande bonté! Je suis indigne de la miséricorde et de la fidélité dont le Seigneur a usé envers son serviteur. « Je n'avais que ce bâton lorsque je traversai le Jourdain, et voici maintenant je possède deux troupeaux. » *Gen.*, XXXII, 10. Notre seconde Eglise est ouverte depuis le 9 décembre; elle a été consacrée à l'Eternel par la prière et la supplication. Nous avons l'espérance que, selon sa gracieuse promesse, il daignera la choisir pour sa demeure. Le jour de la dédicace, elle n'était pas seulement pleine, mais, à la lettre, encombrée; nègres esclaves, nègres libres, il y était venu des gens de toutes les classes; nous avions bien mille auditeurs. Quelle belle journée! A la sortie du service, on voyait les chemins couverts, dans toutes les directions et sur tous les points, de groupes de gens qui retournaient chez eux. Frère Scott, qui, sur mon invitation, était venu d'une station éloignée pour assister à cette fête religieuse, prêcha sur ces paroles: « Seigneur, combien j'aime ta maison et le lieu où ta gloire habite! » Notre Eglise est située dans un charmant emplacement, sur la rive orientale du fleuve Berbice; elle est entourée de tous côtés de nombreuses plantations, dont les propriétaires ont contribué par leurs souscriptions à la construction de l'Eglise, et sont attachés à l'œuvre du Seigneur. Des centaines de nègres, répartis dans ces diverses plantations, nous crient sans cesse: « Passez ici et venez à notre secours! »

La Société des Missions de Londres n'avait pas attendu ce dernier appel pour répondre aux vœux de M. Wray; car, le 4 décembre, un vaisseau ayant à bord un missionnaire, M. Mirams et sa femme, quitta les ports de l'Angleterre et jeta l'ancre le 23 janvier suivant à Berbice. « M. Wray nous attendait sur le rivage,

écrivait M. Mirams, sous la date du 2 février, et nous reçut cordialement. Dimanche passé j'ai prêché pour la première fois dans ce nouveau monde. L'assemblée était nombreuse et le recueillement profond. Après midi, nous allâmes à Lonsdall, où se trouve la nouvelle Eglise. A notre arrivée, elle était déjà pleine de nègres venus des environs. Frère Wray m'a présenté à eux comme leur nouveau pasteur. »

Les faits contenus dans les lettres qu'on vient de lire ne sont-ils pas le commencement de l'accomplissement de cette prophétie : « Je répandrai des eaux sur celui qui est altéré et des rivières sur la terre sèche; je répanpandrai mon Esprit sur ta postérité et ma bénédiction sur ceux qui sortiront de toi. Et ils germeront comme parmi l'herbage, comme les saules auprès des eaux courantes. »

VARIÉTÉS.

Témoignage rendu par un marin à l'œuvre missionnaire dans les îles de la mer du Sud.

La cause du christianisme dans les îles de la mer du Sud est, depuis quelques années, l'objet de tant d'attaques et de calomnies, que l'on ne saurait apporter trop de soin à recueillir tous les documens qui sont de nature à mettre le monde, aussi bien que le public chrétien, en état de porter un jugement éclairé sur cette mission. Déjà, nous avons fait connaître dans ce journal les ac-

cusations de MM. Kotzbue (1) et Botta (2), et l'on a pu juger par la nature même de leurs griefs contre l'œuvre missionnaire, de l'espèce de confiance qu'il fallait accorder à leurs assertions. L'année passée encore, nous mîmes, sous les yeux de nos lecteurs, les principales parties d'un rapport, rédigé par les missionnaires eux-mêmes, et qui portait tous les caractères de la bonne foi et d'un esprit éminemment impartial (3); nous serions bien surpris, si cette pièce n'avait pas servi à dissiper les doutes des esprits prévenus. Cependant nous comprenons qu'on puisse nous dire que les missionnaires, étant juges et parties dans leur propre cause, l'opinion d'un homme neutre dans cette affaire, aurait beaucoup plus de poids que la leur. Eh bien! ces preuves, nous les avons, et en abondance; nous pouvons opposer témoignage à témoignage, jugement à jugement. En regard des accusations de M. Kotzbue, nous avions placé la justification du capitaine Duperré. A M. Botta, nous avions opposé M. Botta lui-même. Aujourd'hui, un nouveau témoin s'est levé, c'est l'honorable capitaine Waldegrave, de la marine royale anglaise qui, nouvellement de retour d'un voyage dans les îles de la mer du Sud, et assistant, le 9 mai dernier, à l'assemblée générale de la Société des Missions de Londres, tenue à Exeter Hall, s'est exprimé en ces termes:

« En 1829, je reçus, du commandant en chef de la station de l'Amérique méridionale, l'ordre de visiter sur le *Seringapatam*, les îles de la Société et des Amis, et j'allai jeter l'ancre dans la baie de Matavai, dans l'île

---

(1) *Voyez* 5e année, p. 317; et 6e année, p. 185.
(2) *Voyez* 7e année, p. 158.
(3) *Voyez* 7e année, p. 334.

d'Otahiti, au mois d'avril 1830. J'y trouvai le Révérend Wilson et M. Pritchard, avec qui je fis le tour des îles d'Eiméo et de Tahiti. Tous les missionnaires étaient à leur poste ; il n'est aucune école et aucune Eglise de ces îles où je ne sois entré et que je n'aie visitée ; et je puis dire que tout ce que j'ai vu (et je n'exprime point ici seulement mon sentiment personnel, mais celui de tous les officiers qui étaient avec moi), m'a, on ne peut plus vivement, intéressé. Le premier dimanche, après mon arrivée, j'assistai à l'école, qui eut lieu à six heures et demie du matin. Là, je vis cent dix-sept enfans appliqués à leurs leçons, sous la direction de M. Pritchard. L'école dura une heure, et jamais je ne vis des enfans plus attentifs et plus désireux, à en juger par leur extérieur, de faire des progrès et de répondre aux soins de leurs maîtres. Dans l'après-midi, je me rendis au service divin dans la chapelle, qui était remplie ; il serait difficile de rencontrer où que ce soit, une assemblée plus recueillie et, selon toutes les apparences, plus pénétrée de sentimens chrétiens, que celle à laquelle je m'unis en esprit dans ce jour solennel. Je dois ajouter, que la conduite des indigènes, autant que j'ai pu en juger, m'a paru décente et morale, telle, en un mot, qu'on doit s'attendre à la trouver dans un pays chrétien.

« J'eus une entrevue avec l'apôtre de Tahiti, le Révérend Nott, qui souffrait, à cette époque, de l'*éléphantiasis*, l'une des plus horribles maladies qui soient connues ; mais, malgré cela, son âme était pleine de vigueur, et il vaquait encore, malgré sa faiblesse physique, aux fonctions de son ministère. Je l'entendis prêcher à six heures et demie du matin, dans la seule chapelle en pierre qui se trouve dans l'île, à un auditoire de cent personnes, nombre réjouissant, si l'on fait attention que l'heure du

service était matinale et que la population de l'île est limitée. »

Ici, M. Waldgrave, après avoir rappelé, nom par nom, les principaux missionnaires des îles, MM. Darling, Orsmond, Davies, Crook, Henry, etc., et avoir donné à chacun d'eux un témoignage d'estime et d'attachement, ajoute : « La piété et le zèle sont un trait caractéristique qui leur est commun à tous. »

« J'ai aussi eu la satisfaction, continua-t-il, d'être témoin oculaire de l'assemblée générale de la Société des Missions qui eut lieu à Raiatéa et à Tahaa. J'ai vu les indigènes se rassembler, avec leurs chefs à leur tête, et apporter en commun leurs contributions en cuivre, en huile, en arrow-root et autres produits, afin de subvenir aux dépenses occasionées par l'envoi de missionnaires dans les îles environnantes. Le roi occupait le fauteuil ; des résolutions furent proposées et soutenues, et tout cela au milieu d'un silence et d'un ordre tels que ceux qui règnent actuellement dans cette assemblée. Je ne comprenais pas le langage du pays ; mais on eut la bonté de me traduire les discours, et j'ai lieu de croire que l'interprétation était exacte, par la raison que ceux qui ont bien voulu me rendre ce service, n'avaient aucun motif pour me tromper.

« L'on me demandera maintenant : Quels ont été les résultats de l'introduction du christianisme dans ces îles ? Nous savons tous, par les rapports de Wallis et de Cook, et d'autres navigateurs, que les habitans de ces parages menaient une vie très-dissolue. Et bien, j'ai vu le triomphe du christianisme dans la conduite honnête de la majorité des indigènes. Nulle part je n'ai trouvé le jour du dimanche plus religieusement observé ; ce qui ne signifie pas que mes yeux n'ont rencontré partout que des actes de moralité, car quel est le pays au monde où l'on ne

soit dans le cas de voir des choses qui affligent? Mais ce que je puis certifier, c'est qu'il faut que l'influence des missionnaires ait été immense, pour qu'ils soient parvenus à réformer à ce point les mœurs des indigènes, surtout si l'on considère qu'ils étaient seuls pour travailler à cette œuvre, qu'ils n'avaient pour se soutenir, que leur amour et leur confiance en Dieu, et qu'ils ont eu à lutter contre une opposition décidée de la part des Européens. J'ai la douleur de le dire, mais je le dois à la vérité, les baleiniers américains ont apporté avec eux dans ces îles des moyens de corruption, dont on frémit, lorsque l'on en considère les effets, et si la puissance du St.-Esprit n'avait pas été du côté des missionnaires, il leur aurait été impossible d'inculquer aux insulaires aucun principe religieux, par la raison que chaque vaisseau, qui abordait dans ces parages, y apportait avec lui quelque séduction nouvelle, dans le but d'inciter ces malheureux à reprendre leurs anciens vices. Les rapports de votre Société nous ont appris que le feu roi Pomare fit abolir les fabriques de liqueurs qui existaient dans les îles; mais les baleiniers, dont je parle, trouvent moyen d'y introduire des liqueurs toutes fabriquées, afin d'obtenir, par cet odieux moyen, des choses que l'on n'obtient que dans l'état d'ivresse.

« Une chose m'à beaucoup frappé, lorsque les missionnaires vinrent à bord de notre bâtiment, dans un moment où l'on y avait ouvert une sorte de marché pour l'échange de divers articles, c'est la manière respectueuse dont les indigènes se comportent envers eux. Il est impossible de se représenter des hommes traités avec plus d'égards qu'ils ne le sont. Quelle peut-être la cause de la haute considération dont ils jouissent? Assurément aucune autre que l'influence de la grâce qui agit en eux, et l'ascendant chrétien de leur caractère et de leur vie.

Et, pourtant, que d'occasions n'ont-ils pas à leur portée de satisfaire les inclinations d'une nation corrompue? Malgré cela, rien de plus exemplaire que leur conduite; ils ne gouvernent point eux-mêmes, ils ne sont que les amis du roi et des chefs, qui ont en main le pouvoir.

« Il pourrait paraître étonnant que dans un pays où la population est si clair-semée, il se trouve des pauvres; cependant il y a là, comme dans toutes les autres parties du monde, des infortunés qui manquent des moyens nécessaires à leur subsistance. Ce sont ces personnes que les missionnaires soutiennent et protègent, et quand il s'élève des différends, les missionnaires sont appelés, non comme juges, mais comme conseillers.

« Je n'ai pas vu un seul missionnaire sortir de son caractère; quelle que fût la personne qui entrât chez eux (et il est bon de savoir que dans ce pays toutes les maisons sont ouvertes, et que chacun peut y entrer et s'y asseoir sans autre cérémonie), ils la recevaient avec bonté et sans manifester d'humeur, quoiqu'ils fussent souvent interrompus au milieu de leurs occupations. Pendant tout le temps que j'ai passé chez M. Pritchard, la journée a été commencée et terminée par la prière.

« Vous êtes sensibles, messieurs et mesdames, à la chaleur qu'il fait dans cette salle; et bien, représentez-vous quelle vigueur de constitution, ou plutôt quel degré de zèle il faut posséder, pour supporter, comme le font les missionnaires, un climat où la chaleur s'élève à 80 et même quelquefois à 100 degrés. J'ai vu M. Pritchard et ses collègues, après avoir prêché une heure, durant laquelle la sueur coulait comme par torrens le long de leur corps, éprouver un extraordinaire épuisement de leur facultés intellectuelles et morales. Il y a plus, les missionnaires n'ont point pu se garantir des terribles effets de l'*éléphantiasis*, maladie du pays, malgré toutes

les précautions qu'ils ont prises pour se soustraire à ses influences. M. Nott, qui en souffre beaucoup, m'a dit qu'il n'avait pas l'espoir de jamais en guérir.

« Je vous ai rapporté, messieurs, ce que j'ai vu; il ne me reste maintenant qu'à vous supplier de continuer à pourvoir ces îles de missionnaires évangéliques. Il serait affligeant, que faute de fonds, cette mission fût abandonnée. Elle ne peut point encore subsister par ses propres ressources. N'oubliez pas que les chrétiens que l'on y trouve ne sont encore que des enfans en la foi, et qu'ils seraient incapables de diriger eux-mêmes une œuvre aussi difficile. Attendez qu'ils aient grandi, que leur christianisme se soit fortifié, pour remettre entre leurs mains la cause de l'Evangile. Jusque-là, que votre Société les soutienne; et qu'elle ne cesse de leur envoyer des ministres de la Parole de Dieu, que lorsque le Saint-Esprit aura suscité parmi les indigènes des ouvriers capables de poursuivre l'œuvre que les missionnaires ont si heureusement commencée.

Fanatisme chez les Hindous.

L'Hindoustan est, comme on le sait, la patrie du fanatisme. Il y a quelque temps que l'on a vu paraître à Calcutta, capitale du Bengale, un de ces hommes extraordinaires que l'orgueil ou la superstition pousse aux derniers excès du délire, et qu'une multitude insensée élève ensuite au rang des dieux. Cette homme, généralement appelé *Mahapooroosh*, c'est-à-dire le très-haut et très-saint personnage, est, depuis plusieurs mois, l'objet du culte de milliers d'indigènes. On fait circuler à son sujet, parmi le peuple, une foule de fables plus

ridicules les unes que les autres. Les uns disent que, lorsque, pour la première fois, l'on découvrit ce saint, des six personnes qui étaient présentes cinq furent abîmées dans la terre, et que la sixième fut heureusement retenue par les cheveux au moment où un gouffre s'entr'ouvrait pour l'engloutir. D'autres racontent que cinq d'entre elles prirent des ailes et s'enfuirent en volant, laissant leur compagnon derrière elles. Voilà les contes que l'on a inventés après coup, pour accréditer ce saint aux yeux de la multitude, à qui il ne vient pas dans la pensée de les révoquer en doute, et qui, dans les matières religieuses, ne se croit pas permis de penser.

Le fait est, que c'est au mois de juin de l'année passée, que l'on aperçut pour la première fois cet homme, dans un lieu nommé Seebpore, sur les bords du Gange; et, comme il était immobile en apparence, ne bougeant pas, ne parlant pas et n'étant nullement affecté par les objets extérieurs, l'on en tira de suite la conclusion qu'il était un de ces saints hommes qui, après avoir accompli toutes les austérités prescrites par la religion, était parvenu à se mettre dans une communion tellement intime avec la divinité, que, mort complètement aux choses de la terre et ravi en extase dans la contemplation mystique de Dieu, il avait perdu la conscience de lui-même et ne vivait plus à ce monde. On le transporta dans une maison voisine du lieu où il avait été trouvé; et, comme il ne mangeait ni ne buvait, et ne paraissait faire aucune des fonctions d'un être vivant, on lui donna aussitôt le titre de Mahapooroosh, dont on honore quelques dévots de l'Inde. Bientôt sa renommée se répandit dans les environs, et des foules innombrables d'indigènes accoururent pour voir ce merveilleux personnage. Comme l'on ne trouvait pas cet endroit assez honorable pour un saint de cette classe, on le trans-

porta à Kidderpore, à trois milles de Calcutta, dans la maison d'un riche habitant de cette ville. C'est là que, le 27 juin, MM. Percival et Hodson, missionnaires de la Société wesleyenne, le virent entouré d'une foule immense qui se pressait autour de lui, et parmi laquelle il y avait des gens en palanquin, d'autres en voiture et un très-grand nombre à pied.

« L'individu en question, dit M. Percival, était placé sur une table, à l'étage supérieur d'une galerie couverte soutenue par des colonnes, et assez élevée pour que le saint pût être vu de tous les spectateurs. Parmi la foule qui entourait l'édifice, les uns étaient occupés à lui jeter des guirlandes et des bouquets de fleurs, que les brames, qui faisaient les fonctions de prêtres autour de lui, ramassaient, plaçaient ensuite sur le corps du saint, et jetaient après cela au peuple, qui est persuadé que ces fleurs ont contracté, par l'attouchement du saint, une vertu divine. D'autres, placés à l'étage supérieur de la galerie, travaillaient à faire monter des vases remplis d'eau et destinés à laver les pieds du Mahapoo-roosh, et quand l'ablution était terminée, ils répandaient en grande abondance l'eau qui avait servi à le baigner, sur les indigènes fanatiques qui, les mains étendues et la bouche ouverte, faisaient tous leurs efforts pour recevoir quelques gouttes du liquide sacré. »

Les Hindous qui appartiennent à la classe lettrée, ne sont guère moins superstitieux que le peuple, et l'on est surpris d'apprendre que des duperies de la nature de celle que nous venons de rapporter, puissent trouver des défenseurs parmi eux. Voici, sur le sujet du fakir dont il a été fait mention, quelques passages d'un article qui a paru dans un journal de Calcutta. « Cet homme, » dit l'éditeur hindou de cette feuille publique, « est absorbé « dans les exercices d'une sainte et pure contemplation;

« insensible aux choses terrestres, il médite sur Dieu et « pénètre dans les plus profonds mystères; il est difficile « de dire, d'une manière précise, quel est l'état d'âme « dans lequel il se trouve; nous ne pouvons décider s'il « faut l'appeler *poromhongso* (dévot absorbé), ou *su-* « *madhee lukyanakranto* (dévot qui médite sur les se- « crets de la divinité), ou *mownayogee* (ascète silencieux). « Si, en examinant les shasters, on pouvait parvenir à « quelque certitude à cet égard, il faudrait le faire con- « naître. »

Cependant, quoique la masse du peuple, dont les brames partagent l'opinion, croie que cet homme vive sans prendre ni nourriture ni boisson, les personnes dans la maison desquels on le montre au public, ne se font pas scrupule de dire qu'il prend tant soit peu de lait. Quant à sa prétendue insensibilité, voici comment on s'y est pris pour s'en assurer. L'épreuve, que nous allons rapporter, a été publiée dans un journal de Calcutta, par l'un des médecins qui s'était chargé de la faire. « Nous arrivâmes, dit-il, auprès du saint, armés d'une bouteille renfermant quatre livres d'ammoniaque, d'une telle force que l'on avait peine à rester à une distance assez considérable de la bouteille. On nous permit de nous approcher du fakir, de l'examiner et même de le toucher. Sa peau était douce, son pouls assez lent et sa respiration presque naturelle; et, quoiqu'il fermât les yeux, il me fut facile de m'apercevoir aux diverses contractions de sa figure, que son esprit prenait encore part à ce qui se passait autour de lui. Nous approchâmes la bouteille de ses narines; pendant un moment il en supporta héroïquement l'odeur, mais au bout d'un instant il fut obligé de tousser et de retirer sa tête en arrière. Cette expérience avait considérablement accéléré son pouls, et je suis persuadé que si nous avions prolongé

plus long-temps notre examen, nous l'aurions vu donner d'autres preuves encore de la vérité que nous étions chargés de constater, c'est qu'il est sujet aux mêmes passions et aux mêmes affections que nous ; mais nous aurions été coupables de l'exposer à respirer plus long-temps un sel aussi violent. »

Depuis lors, l'enthousiasme du peuple a considérablement diminué ; il ne court plus avec autant d'empressement pour l'adorer ; il commence à poser cette double question : Ou cet homme est un imposteur, ou il s'est plongé dans cet état d'insensibilité en faisant usage de narcotique ; et il est à espérer que ce séducteur ne sera plus long-temps envisagé et traité comme un dieu.

La scène qu'on vient de lire est affligeante, sans doute, car elle montre jusqu'à quel degré de folie l'orgueil et l'ignorance réunies peuvent porter l'homme, lorsqu'il est privé du flambeau divin de la révélation. Mais elle n'est rien en comparaison de celles dont le missionnaire Cryer a été témoin dans les environs de Madras, il y a deux ans à peu près, et qu'il a décrites dans les lignes suivantes, au retour d'une fête païenne, à laquelle il avait assisté comme spectateur.

« Toutes les descriptions que j'ai lues jusqu'à présent de l'idolâtrie des Hindous, restent bien au-dessous de la vérité. Si la nation anglaise avait pu contempler ce matin les choses effrayantes dont j'ai été témoin, quiconque possède, je ne dirai pas le moindre christianisme, mais le moindre sentiment d'humanité, s'écrierait : « Il faut que ces abominations finissent ! » — Pendant toute la nuit une foule immense s'était rassemblée. A la pointe du jour, la route qui conduit au temple était couverte de voitures et de gens à pieds, qui se pressaient les uns les autres. Lorsque je sortis de chez moi, le premier objet qui me frappa fut une femme très-âgée, qui était étendue

sur le dos, le visage peint en blanc, et recevait l'ardeur du soleil. A quelques pas de là, un homme grand et vigoureux s'était fait envelopper d'un faisceau de grandes épines, et criait de toutes ses forces à ses dieux. Mon attention fut ensuite attirée par un groupe de six enfans, qui paraissaient adorer un homme; ils chantaient d'une voix harmonieuse, et agitaient leurs mains en l'air avec beaucoup de grâce. — Je passai bientôt après vers un enfant dont les yeux avaient été arrachés dernièrement; dans cet état sa mère dénaturée l'exposait nu à l'ardeur du soleil. Près de lui était un autre enfant, les yeux aussi arrachés, et dont tous les membres avaient été disloqués; un autre était étendu sur des épines; un jeune homme d'environ six ans avait les jambes tournées en sens inverse et s'élevant jusqu'à sa tête. Après ceux-là j'en vis encore plusieurs dont les jointures étaient disloquées, les os en partie rompus, et les yeux arrachés; dans le nombre étaient des enfans nouvellement nés. En m'approchant du temple, je vis un homme traînant son corps sur la terre, à l'aide de ses mains; d'autres marchaient sur des clous; et d'autres, étendus à l'ardeur du soleil, hurlaient jusqu'à ce qu'ils fussent baignés dans leur sueur. — Après avoir vu les idoles amenées en triomphe dans le temple, je me transportai d'un autre côté. De nouveaux exemples de dégradation se présentèrent à moi de toutes parts: un homme dont les bras avaient été passés sous la peau du dos dans son enfance, paraissait maintenant comme sans bras; un second, étendu sur la terre, avait la tête couverte de boue; un troisième, tenant un canif à la main, était couvert de sang, et quoique ses cheveux en désordre fussent déjà tout ensanglantés, il se faisait toujours de nouvelles incisions à la figure. Il était évidemment hors de lui par l'effet de quelque boisson enivrante. Un misérable, dont le corps était tout bar-

bouillé de couleurs, bénissait les enfans de ceux qui lui donnaient de l'argent, en leur touchant les yeux et la figure.—Ce n'est là qu'une partie des scènes infernales de ce jour. Je n'avais pas cru qu'on pût en voir beaucoup de semblables; mais ici elles s'offraient à chaque pas. »

Et après de pareilles horreurs, attestées de la manière la plus authentique par des témoins irrécusables, l'on mettrait encore en question la nécessité de l'œuvre des missions!! et aussi long-temps que ces cultes barbares existeront et se perpétueront, l'Eglise de Christ pourrait demeurer en repos!! Hommes du monde, vous n'oseriez le soutenir, car votre conscience vous accuserait malgré vous-mêmes.

Au reste, il ne faut pas croire que ces abominations aient leur source unique dans l'imagination fanatique d'une multitude ignorante, et que les scènes de désolation qu'on vient de lire ne soient que le fruit d'un délire passager; ce culte sanglant se trouve dans une connexion intime avec la religion des brames, dont il est la conséquence la plus directe; il s'appuie sur les commandemens de livres prétendus sacrés, et il durera aussi longtemps que la foi à la superstition prescrite par les shasters. La religion de Brama et celle de Boudha ou Boudhou, qui règnent sans partage sur la presque totalité des Indes orientales, sont un système lié et compact des plus monstrueuses erreurs; et pour être moins sanguinaire que la première, la seconde n'en est pas moins destructive de toute foi et de toute morale. On ne lira pas sans intérêt une comparaison de l'influence respective de ces deux religions, que nous empruntons à un journal baptiste.

Le boudhisme, tel que l'envisagent les plus éclairés d'entre ses sectateurs, est un système complet d'athéisme; il ne parle ni d'un créateur de cet univers,

ni d'une Providence. Il reconnaît, il est vrai, différens dieux, mais ce sont tous des êtres muables, qui, en récompense des bonnes œuvres qu'ils ont faites dans d'autres économies, ont été transportés au ciel, d'où ils seront appelés à redescendre pour devenir hommes, serpens, ou même démons dans les enfers. Suivant l'opinion des boudhistes, toute existence est muable, et par conséquent mauvaise; aussi le vœu le plus ardent des plus zélés sectateurs de cette religion est-il d'entrer dans ce qu'ils appellent veerwaree, c'est-à-dire un état d'anéantissement. C'est là le sort qu'a obtenu Boudha : après avoir passé par cinq cent cinquante ialyas ou naissances, il devint à la fin *Boudha*, et fut anéanti à l'heure de sa mort. Par conséquent, comme le boudhisme n'admet aucune différence essentielle dans la nature des êtres, et qu'un dieu peut devenir un serpent et un serpent un dieu, il importe peu que l'on rende un culte à tous les êtres, ou que l'on se borne à l'adoration de Boudha. Ses solennités publiques ne présentent pas, il est vrai, les scènes dégoûtantes qu'offre la religion de l'Inde continentale dans ses fêtes de Juggernaut. Cependant, de ce que le boudhisme est moins impur dans ses cérémonies que le bramanisme, nous ne devons pas en conclure que les partisans de la première de ces religions doivent être plus disposés à embrasser le christianisme que ceux de la seconde. Presque tous les missionnaires de l'île de Ceylan, où le boudhisme domine, sont d'accord qu'il n'est pas d'idolâtres plus éloignés naturellement des consolations de l'Evangile que les boudhistes; car quelqu'odieuses que soient la plupart des pratiques de la religion des brames, et nous en avons eu quelques preuves plus haut, les terreurs de la conscience et la crainte inspirée par la croyance en des châtimens futurs, agissent toutefois sur l'âme de ses sectateurs, et leur font

sentir le besoin d'une expiation pour effacer leurs fautes et les réconcilier avec leurs dieux qu'ils ont offensés. Leur conscience ainsi travaillée peut, dans les momens où ses aiguillons sont les plus acérés, les porter à chercher un sacrifice meilleur que ceux auxquels ces hommes abusés ont recours, et les préparer à saluer avec joie la bonne nouvelle du pardon des péchés par la mort de Jésus. Mais aucun principe moral de cette nature n'agit sur l'âme du boudhiste; il ne croit ni à la Providence, ni à la bonté, ni à la justice de Dieu. Il n'attend aucun jugement; il ne se prépare nullement à rendre compte de l'emploi qu'il a fait de la vie; il est peu alarmé à la pensée de la mort. S'il n'est pas heureux dans la plus prochaine transmigration par laquelle il a à passer, il le sera dans la suivante; et le moyen pour lui de s'assurer cette félicité, sujette à de perpétuels changemens, n'est pas de pratiquer la justice, mais de faire des aumônes aux prêtres et des offrandes dans les temples. Ce système, par conséquent, ne respire qu'inimitié contre l'Evangile, et il ne faut rien moins que le bras puissant du Seigneur pour le renverser. Que les chrétiens du monde entier prient donc pour que Dieu répande la lumière de son Esprit sur cette génération abusée!!

Déjà, comme on a pu le voir dans notre avant-dernier numéro, page 175 et suiv., cet Esprit de vie commence à souffler sur les vastes champs de mort de l'Hindoustan, et à renouveler, en beaucoup de lieux, la face de cette contrée. La lettre suivante prouve que son œuvre secrète se fait dans beaucoup d'âmes, qu'il détache peu à peu de la superstition, et auxquelles il fait sentir le besoin de la vérité. Dans les Indes comme en Europe, il est vrai de dire que quiconque voudra faire la volonté de Dieu, connaîtra la vérité, et que la vérité le rendra

libre. Cette lettre a été écrite par un jeune Hindou, de Calcutta, au missionnaire Pearce, de cette dernière ville.

« Mon cher maître,

« Je prends la liberté de vous écrire, dans l'espérance que vous daignerez recevoir favorablement ma lettre et y répondre bientôt.... J'ai fréquenté pendant trois ans l'école de Chitpore. Avant cette époque, je n'avais aucune idée ni de Dieu ni de Christ; j'étais incapable de comprendre et de lire mes livres; personne ne m'avait donné d'instruction sur des sujets utiles. Maintenant je puis lire et comprendre quelques parties de la Bible et d'autres livres importans. Je suis heureux d'avoir été à l'école et d'avoir eu l'occasion de vous connaître. J'éprouve de la reconnaissance pour Dieu, de ce qu'il m'a accordé de jouir de tant de bénédictions et de priviléges.

« ..... Dans le temps que j'étudiais à l'école de Chitpore, je renonçai à l'hindouisme, qui me paraissait renfermer une masse de superstitions indignes d'un être raisonnable, et je commençai à m'enquérir de la vérité du christianisme, qui se présenta à moi comme un système propre à conduire au ciel ses sectateurs; mais, à mon grand regret, j'y ai trouvé, je dois vous le dire, beaucoup de choses incohérentes, que je ne sais comment accorder, et je viens vous prier de vouloir bien, s'il vous plaît, répondre à mes objections; si vous pouvez les résoudre, je n'ai pas de plus grand désir que d'embrasser l'Evangile. En faisant cela, vous obtiendrez une couronne de joie dans le monde à venir, et vous brillerez, comme une étoile, à toujours. »

« *P. S.* Je vous renvoie les œuvres de *Paley* et le

Christian observer, que vous avez eu la bonté de me prêter. En vous remerciant de votre obligeance, je me sens encouragé à vous demander d'autres ouvrages instructifs pour moi, et des Traités en anglais pour mes amis, qui vivent sans religion, et qui n'ont jamais pensé à l'éternité.

« Je suis votre humble et obéissant serviteur,

« GUNGANARAYAN SIEL. »

Calcutta, 16 novembre 1832.

Deux ou trois jours après, M. Pearce reçut de ce jeune homme une lettre dans laquelle il lui exposait ses objections contre le christianisme, avec beaucoup de simplicité et de sincérité. Elles portaient en grande partie sur la divinité de Christ, qui lui paraissait combattue par quelques passages des évangélistes. M. Pearce s'est de suite mis à répondre à cet intéressant jeune homme, véritable Nathanaël, et il est à espérer qu'avec la bénédiction d'en haut, il deviendra, après avoir été converti lui-même, un instrument de conversion pour plusieurs.

NOUVELLES RÉCENTES.

Progrès de l'Evangile dans le Canada.

Une lettre de M. Squire, écrite de Montréal, le 16 février 1833, contient le passage suivant :

«Votre Comité sera réjoui d'apprendre que Dieu continue à accorder à cette station les bénédictions remarquables dont il nous a déjà favorisés précédemment.

Notre Société s'est accrue, depuis le printemps de l'année dernière, de *cent quatre-vingts membres*, sans compter les personnes qui, pour diverses causes, ont été obligées de nous quitter pour aller s'établir dans diverses parties éloignées du pays. Nous supposons que *trois cents* personnes environ ont été amenées à la foi justifiante dans l'espace des huit derniers mois. Nous avons eu des travaux excessifs;.... nous avons besoin d'un beaucoup plus grand nombre de missionnaires; on nous demande, de toute part, dans les environs, des secours spirituels. « Les champs sont blancs pour la moisson; mais il y a peu de moissonneurs. »

SOCIÉTÉ

DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AVIS.

Le Comité a décidé, dans sa séance du 31 juillet, d'engager M. Grand Pierre, directeur de la maison des missions évangéliques, à profiter des vacances prochaines pour faire, dans l'intérêt de l'œuvre des missions évangéliques, une tournée dans les départemens des Deux-Sèvres, de la Charente-Inférieure, de la Charente, de la Gironde, de la Dordogne, de Lot-et-Garonne, de la Haute-Garonne et de l'Arriège. Nous espérons que M. Grand-Pierre pourra se mettre en route vers la fin d'août. Nos prières l'accompagneront; nous demandons à Dieu de bénir abondamment ce voyage.

Ouvrages qui se trouvent à la Librairie protestante, rue de l'Oratoire du Louvre, N° 6.

	fr.	c.
Lettres chrétiennes, tom. IV.—Lettres du XVIIIe au XIXe siècles, recueillies par Gonthier, Pasteur 1 vol. in 12....	1	25
Cantate babylonienne, la légitimité de Dieu, broch. in-8°....	»	75
Deuxième Rapport de la Société évangélique de Genève, 1833, 1 broch. in-8°....	1	25
Les misères des enfans de Dieu, Sermon sur Jacq. IV, 9, 10, par Dupray, pasteur, broch. in-8°....	»	50
L'Église renouvelant ses promesses, Sermon sur Josué, XXIV, 15, par Cellerier, Pasteur, broch. in-12....	»	50
Traité de l'existence de Dieu, par Clarke, traduit de l'anglais, 3 vol. in-12....	7	50
Le mot de l'énigme, par Ed. B., broch. in-8°....	»	50
Dialogues sur l'Histoire sainte, entre une Mère et sa Fille, âgée de six ans : traduits de l'anglais, par J. Peyrot, 1 fr. 50 cent., réduit à. Se vend au bénéfice de ces asiles.	»	75
Histoire abrégée de l'Eglise de J.-C., principalement pendant les siècles du moyen âge, rattachée aux grands traits de la Prophétie, 2 vol. in-8°....	11	»
Cardiphonia ou Correspondance de J. Newton, traduit de l'anglais, par le traducteur d'*Omicron*, tom. 3e (auquel est joint une Table détaillée pour tout l'ouvrage....	3	»
Réponse à la brochure intitulée *L'Eglise et les Eglises*, par M. Bauty, pasteur, broch. in-8°....	2	25
Lettres chrétiennes, tom. 1. Auteurs divers des dix-sept premiers siècles, édition beaucoup augmentée....	2	25
Dissertations (Deux) sur le prétendu droit des Papes, in-8°, 1833...	1	60
Abrégé dudit, in-8°—1833....	1	20
Discours historiques sur la Bible, par Saurin, 11 vol. in-8°, figures, au lieu de 66 fr., net....	33	»
Tableau chronologique de l'Histoire des Actes des Apôtres, 1 feuille in-fol....	»	50
Discours sur quelques sujets de Religion et de Morale, par J.-H. Grand-Pierre, in-8° de VI et 456 pages....	5	»
Par la poste....	6	35
Discours chrétiens, par le même, in-8° de VII et 115 pages....	1	50
Pensées chrétiennes, extraites du Journal du Révérend Adam, traduit de l'anglais, par le traducteur d'Omicron et de Cardiphornia, 1 vol. in-18....	2	50
Par la poste....	3	20
Petite Bibliothèque des Pères de l'Eglise, publié par T.-A. Gonthier, docteur de l'Eglise, IVe siècle, tome 1 à 3. Le volume in-12....	7	75
Du Ministère évangélique dans ses rapports avec l'état actuel des Eglises réformées de France, Sermon prononcé à la consécration de M. J. Subier, par G. de Félice, pasteur à Bolbec, broch. in-8°.	1	»
Méditations sur quelques portions de la Parole de Dieu, adressées particulièrement aux fidèles, par A. Rochat, ministre de l'Evangile. Neuchâtel, 1832, 1 vol. in-8°....	4	»
Par la poste....	4	90
Six Discours, par C. Malan, D. D., Genève, 1833, vol. in-8°....	5	»
Par la poste....		»

TABLE DES MATIÈRES.

MISSIONS [illegible]

VARIÉTÉS.

NOUVELLES RÉCENTES.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE [illegible]

AVIS IMPORTANT.

La Maison des Missions évangéliques de [illegible] a été transférée, rue de Clichy, impasse Gaumont.

Les correspondans de la Société sont priés en conséquence d'adresser désormais leurs lettres et envois à M. le Président de la Société ou à M. le Directeur de la Maison des Missions évangéliques, rue de Clichy, impasse Gaumont.

IMPRIMERIE DE [illegible], RUE MONTMORENCY, [illegible]